

Le «denialism», comme disent les Anglo-Saxons, désigne un déni du savoir scientifique. C'est une tendance qui monte. Le *denialism* progresse, fait des petits un peu partout. Il s'étend en biologie et dans le domaine de l'environnement. Il avance ses pions en médecine. Qu'un nouveau savoir scientifique dérange des intérêts industriels, malmène des systèmes politiques ou religieux, et ceux-ci ont tendance à sécréter, consciemment ou non, de la contre-vérité. Non pas une simple réfutation mais un discours subtil, organisé, idéologique. Le phénomène est ancien. Mais Mark et Chris Hoofnagle – puis, dans un récent article, Pascal Diethelm et Martin Mc Kee¹ – ont décrit en détail sa déclinaison moderne. Les mécanismes sont toujours les mêmes : création de toutes pièces d'un débat «scientifique» qui n'a pas lieu d'être, utilisation de trucs rhétoriques, manipulation du système d'information.

Exemples d'affirmations relevant du déni (pourquoi ne pas franciser le mot, puisque «négationnisme» a un sens désormais trop attaché à l'histoire ?) : le VIH ne cause pas le sida. L'homme n'est pas issu de l'évolution. Le vaccin contre la rougeole est plus dangereux que la maladie. Le tabagisme passif ne cause pas le cancer. L'activité humaine n'est pas responsable du réchauffement climatique. Toutes ces mystifications ont pignon sur rue. En Afrique du Sud, le président et son ministre de la Santé ne croient pas au rôle du VIH dans le sida et refusent de mettre des antiviraux à disposition de la population. En Suisse, seuls 65% de la population pensent que l'homme découle de l'évolution. Un député genevois affirmait il y a quelques jours dans la presse que le tabagisme passif n'est pas lié au cancer. Des médecins romands refusent de vacciner les enfants contre la rougeole, l'un affirmant par exemple que, «une maladie en remplaçant toujours une autre, la disparition de la polio a entraîné l'apparition du sida». Et ce petit déni quotidien se trouve étalé dans les médias, généralement sans véritable démenti. Pire, même : il plaît de plus en plus. Car sans controverses, la presse s'ennuie.

Il y a le déni grossier, celui des industries du tabac et du pétrole qui troublent par tous les moyens la vérité qui les accable. Et puis, il y a une zone floue, à la marge du déni. C'est par exemple le mensonge publicitaire alimentaire, qui relève de la petite délinquance industrielle. Toute cette propagande qui ment en nous faisant avaler le contraire de ce qu'il faudrait. Ces aliments trop salés, trop sucrés, trop gras dont la consommation est sans cesse encouragée par de gigantesques machines de guerre idéologiques. Le *Salt Institute*, entre autres, qui fait du lobbying dans le monde entier, finance la production d'articles scientifiques niant les méfaits d'une consommation trop élevée en sel, influence les politiques afin qu'ils

n'obligent pas l'étiquetage de la quantité de sodium ni la limitent dans l'alimentation industrielle. Le *Sugar Institute* a la même stratégie, ainsi que le lobby des boissons alcoolisées ou celui qui produit le plus de fausses informations, ces temps : l'industrie des graisses, en particulier de la graisse de palme. Du coup, l'alimentation repose sur une superposition de dénis ! Non seulement la graisse de palme est malsaine et sa production détruit d'immenses écosystèmes tropicaux, précipitant une gigantesque catastrophe écologique. Mais en plus elle envahit les paquets de petits déjeuners pour enfants sur lesquels il est pourtant écrit, à l'intention des parents, qu'ils constituent ce qu'il y a de mieux pour leur santé et leur futur. Les gens sont rassurés. Grâce au déni, le monde semble aller dans le bon sens.

Ceux qui produisent du déni utilisent des méthodes puissantes. Ils mettent en scène des conspirations scientifiques, paient de pseudo-experts, utilisent des articles ayant passé par erreur la barrière du *peer-review*, inversent les accusations. Diethelm a raison de dire que l'honnêteté intellectuelle se casse les dents à essayer de démontrer l'erreur dans ces montages pervers. Ils sont justement faits pour empêcher tout débat rationnel. Car un tel débat supposerait que les deux parties – scientifiques et contestataires – partagent certaines règles, rejettent les distorsions délibérées et acceptent les principes de la logique. Or, ce n'est pas le cas. Au contraire : ces règles sont systématiquement renversées ou biaisées. Les partisans de la raison n'ont donc pas le choix. Il leur faut déplacer la discussion. Plutôt que de parler du sujet lui-même, dévoiler les intérêts et surtout «exposer au public les tactiques que le déni emploie et les identifier publiquement pour ce qu'elles sont».

En réalité, davantage encore que d'une fausse logique, la toxicité du déni vient de la manipulation des esprits qu'il opère. Il flatte la fibre contestataire des gens. En même temps, il les rassure : mieux vaut, malgré tout, que le tabagisme ne soit pas cancérigène, que le climat ne se réchauffe pas, que la rougeole soit une maladie toujours bénigne et même utile. Le déni surfe sur le besoin de refuser la vérité qui dérange.

Au cœur du mécanisme déni se trouve l'idée que l'homme se fait de lui-même et de sa place dans la Nature. Pourquoi, se demande *The Economist* du 17 février, de toutes les découvertes majeures de ces deux derniers siècles – les atomes, l'espace infini, le temps relatif, la perméabilité de la matière et de l'énergie – seule l'évolution fait-elle l'objet d'un déni organisé ? Parce qu'il est extrêmement difficile de croire que nous sommes issus non pas d'un projet ou d'une finalité, mais d'une «lutte pour l'existence». L'intéressant est que cette difficulté augmente avec la rudesse de l'existence. Selon deux scientifiques cités par la revue, Gregory Paul et Phil Zuckerman, lorsque s'accroissent les «pressions darwiniennes» sur la vie quotidienne, lorsque, autrement dit, la nourriture manque ou que l'accès aux soins et à un logement décent n'est pas garanti, les gens ont davantage tendance à croire en Dieu et à rejeter l'évolution. Une idée semblable est défendue dans l'éditorial du *New Scientist* du 7 février. L'irrationnel idéologique a toutes les chances d'augmenter avec la crise économique, explique-t-il. Car la population a besoin d'être réconfortée. Si une vision rationnelle et scientifique du monde a pu «devenir le mode dominant de pensée», c'est d'abord parce que la plupart des individus ont reçu ce dont ils ont besoin pour survivre. Mais que ce confort disparaisse sous le coup d'une grave crise économique et nous risquons bien d'observer que «la rationalité s'évapore aussi». «Quand les humains perdent le contrôle de leurs vies, ils

cèdent davantage à la superstition, à la recherche spirituelle et aux théories de conspiration», conclut le *New Scientist*. Plutôt que la science et ses âpres doutes, ils choisissent la certitude confortante.

Il y a quelque chose de paradoxal et d'ironique dans la science moderne, poursuit le *New Scientist* : «elle révèle que notre vision scientifique, toute sophistiquée qu'elle soit, a un pouvoir limité sur nos propres esprits». Il existe de nombreuses preuves que «nos croyances religieuses découlent de notre câblage cérébral (soient hard-wired)», explique Paul Bloom, dans un article du même numéro. Nous sommes naturellement faits pour croire. N'empêche : à notre raison revient de ne pas se laisser envahir par un irrationnel de pacotille.

Bibliographie : 1 Diethelm P A, McKee M. Denialism : What is it and how should scientists respond ? Eur J Public Health 2009;19:2-4.

Cet article vient de la Revue Médicale Suisse
www.medhyg.ch

L'adresse de cet article est :
www.medhyg.ch/formation/article.php3?sid=31919999